4

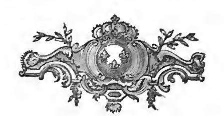
RECUEIL D'OBSERVATIONS

SUR LES

DIFFÉRENTES MÉTHODES

Propofées pour guérir la Maladie épidémique qui attaque les Bêtes à cornes; fur les moyens de la reconnoître par-tout où elle pourra fe manifefter : Et fur la manière de définfecter les Étables.

Par M. Félix VICQ D'AZYR, *Médecin envoyé par les ordres* DU ROI, *dans les Provinces où règne la Contagion.*



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLXXV.



OBSERVATIONS

SUR

LES DIFFÉRENTES MÉTHODES

Propofées pour guérir la Maladie épidémique qui attaque les Bêtes à cornes.

LES différentes méthodes auxquelles le Public a le plus de confiance, peuvent fe réduire à trois principales.

Dans la première *(a)*, on propofe cinq faignées; la première & la feconde doivent être faites le premier jour, à très-peu de diftance l'une de l'autre: la troifième & la quatrième doivent être pratiquées le fecond jour en deux heures de temps à peu-près, & on doit placer un purgatif entre ces deux faignées; la cinquième doit être faite fous la queue. On recommande de mettre fur le dos un mélange de fang, d'eau-de-vie & de farine; on permet fix livres d'alimens folides dans tous les temps de la maladie, & on confeille l'eau blanche avec le foufre.

Dans un Avis imprimé à Condom *(b)*, j'ai publié mes Obfervations fur les dangers de cette méthode, & j'ai infifté fur l'incertitude des fignes d'après lefquels on fe détermine pour déclarer les beftiaux malades; j'ai en même temps profité de cette occafion pour annoncer un procédé curatif fimple,

(a) Celle du maréchal du Mas-Fimarcon.

(b) On le trouvera imprimé ci-après, fous le titre d'*AVIS important*, en fuite duquel en eft un autre aux Habitans des campagnes, contenant la méthode de purifier les étables.

méthodique, à la portée de tout le monde, & qui m'a réussi quelquefois. Les véritables symptômes qui peuvent constater l'existence de la maladie, sont sur-tout exposés avec le plus grand soin dans cette feuille.

L'Auteur de la seconde méthode (c) a raison de regarder comme attaqués de la maladie, les bestiaux qui ont la tête basse, les oreilles abattues, les yeux & le nez baignés d'une humeur purulente, les flancs en convulsion, l'appétit perdu & le ventre déjà libre. Il est même probable que ceux dont il a entrepris la guérison, n'étoient pas affligés de tous ces symptômes, dont la plus grande partie appartient au second temps de la maladie.

Les moyens qu'il propose, sont un breuvage en partie cordial, en partie diurétique, fait avec le vin, la chicorée sauvage & la racine de persil, des bouillons de viande de mouton, des illinitions & frictions avec l'huile d'olive & le savon le long de l'épine, & l'application d'une peau de mouton nouvellement écorché.

On ne sauroit dans le commencement d'une maladie inflammatoire, approuver l'usage intérieur d'un vin quelconque; l'eau blanche, lorsque l'on craint la putridité, est préférable aux bouillons faits avec les sucs des animaux. C'est ainsi que dans les maladies humaines on tire un grand parti de la diète végétale. L'application de la peau de mouton ne peut être qu'avantageuse, elle remplit les mêmes indications que les frictions, les fumigations, les scarifications, les cautères & les couvertures de laine; elle tend à ramollir la peau & à faciliter l'éruption. Mais l'auteur de cette Méthode ne conseille point les saignées qui sont presque toujours nécessaires, & il n'insiste point sur les délayans, dont l'administration très-souvent répétée, est de la plus grande importance. Ce traitement a le défaut de tous ceux qui sont proposés par des personnes peu instruites; elles ne connoissent qu'un seul

(c) pratiquée à Auvillars.

moyen, & ce moyen eſt le ſeul qu'elles vantent au mépris de tous les autres, dont elles ignorent abſolument le nombre & l'efficacité. J'ai d'ailleurs de la peine à croire qu'une ſeule peau de mouton ſuffiſe pour opérer l'effet qu'on en attend; & quel eſt le Métayer qui, pour la vie très-incertaine d'une de ſes bêtes à cornes, ſacrifiera pluſieurs de ſes moutons, le ſeul bien qui lui reſte? Enfin je ne ſais ſi en conſidérant l'avantage de la province, il ſeroit à propos d'employer un pareil remède, dont la force & la nature de la maladie rendent d'ailleurs le ſuccès toujours fort douteux.

Nous avons ſouvent ſuppléé à la chaleur procurée par la peau de mouton, en expoſant les beſtiaux recouverts d'un grand drap, à la vapeur d'un mélange d'eau-de-vie & de vinaigre; nous avons vu la peau ſe ramollir & devenir plus ſouple: en y joignant les fumigations faites ſous le nez avec le ſoufre & le nitre, & les ſcarifications pratiquées de bonne heure, on a quelquefois le bonheur de voir la Nature ſoulagée & puiſſamment aidée dans les efforts qu'elle fait pour chaſſer la matière morbifique au dehors,

Dans le troiſième traitement *(d)*, nous devons conſidérer les ſymptômes & les moyens de guériſon.

1.° Il faut, dit-on, examiner les beſtiaux pluſieurs fois dans le jour, leur paſſer la main à pluſieurs repriſes ſur tout le corps; s'ils fléchiſſent lorſqu'on les preſſe au garot, ſi la peau eſt ſéparée des chairs, ſi elle ſe ſoulève aiſément, & ſi froiſſée elle rend le bruit du parchemin ſec, ſi l'on trouve quelques tumeurs, il faut tout de ſuite opérer.

2.° L'opération conſiſte à faire une inciſion à trois ou quatre travers de doigt au-deſſous de la tumeur, ou de l'endroit où la peau eſt ſéparée des chairs; on décolle enſuite le cuir par le moyen d'un fuſeau ou d'une ſpatule: s'il y a un amas d'humeurs, on recommande de les faire ſortir en preſſant. L'auteur propoſe enſuite différentes drogues, com-

(d) Celle du maréchal de Lanepax.

positions & mélanges pour obtenir la suppuration, la détersion & la cicatrice de la plaie: il conseille 1.° un vinaigre aiguisé par la suie de cheminée & par le sel: 2.° un électuaire fait avec sept onguens, deux espèces de baumes, la térébenthine, les jaunes d'œufs, l'huile d'olive & l'eau-de-vie: 3.° un vin aromatique très-composé: 4.° enfin plusieurs espèces de mondificatifs & d'emplâtres. Si l'appétit diminue, il veut que l'on fortifie l'animal par le moyen d'une potion, dans laquelle on doit employer la thériaque, deux espèces de confections, un opiat, & du vin le plus spiritueux. Si par malheur la fièvre se déclare, alors il faut avoir recours à un lavement purgatif, dont la formule est très-compliquée; ce lavement doit être suivi d'une potion purgative, dont les ingrédiens sont encore très-nombreux: si la constipation est opiniâtre, on doit une seconde fois administrer le lavement. L'auteur ne répond point du succès, si l'on manque à remplir quelques formules; il permet d'ailleurs les alimens solides & liquides, comme à l'ordinaire.

1.° Les signes énoncés dans la Consultation, & sur lesquels on se détermine, ne sont ni suffisans ni exacts. Je n'ai jamais observé que les yeux soient de couleur de feuille-morte. Quoique l'animal paroisse abattu, les yeux sont toujours légèrement enflammés & plus saillans qu'à l'ordinaire; ils ne se ternissent que vers la fin de la maladie. Je n'ai point observé non plus que les lèvres soient pendantes & jaunâtres; je puis même assurer que je n'ai point encore rencontré ce symptôme dans le principe de la maladie actuellement régnante. Très-souvent une jeune bête fléchit quand on la pince au garot, sans être malade pour cela. Pour que l'on en puisse tirer quelque induction, il faut qu'elle fléchisse beaucoup plus qu'à l'ordinaire, qu'elle se plaigne en fléchissant, & qu'elle paroisse souffrir. On parle du décollement de la peau: depuis deux mois au moins que je vois un grand nombre de bestiaux attaqués de l'Épizootie, dans plusieurs pays différens & très-éloignés les uns des autres, j'ai cons-

tamment observé que ce symptôme n'a jamais lieu dans le commencement de la maladie, & que d'ailleurs on ne le rencontre pas dans tous les individus : il se manifeste lorsque la sensibilité de l'épine diminue, encore n'est-ce pas un décollement, c'est une espèce d'empâtement que l'on sent par le tact au-dessous de la peau desséchée. On peut être induit en erreur à cet égard, lorsqu'on examine une bête âgée, maigre, dans laquelle le tissu cellulaire est plus lâche & la peau plus dense, ou qui, à force de servir, a le cuir calleux en quelques endroits. On insiste beaucoup sur un bruit que l'on entend, & que l'on prétend être semblable à celui d'un parchemin sec & froissé en divers sens. Mais il m'est arrivé plusieurs fois de produire un bruit pareil en pinçant la peau des bestiaux qui, avec la meilleure santé possible, se trouvoient dans la circonstance précédente. Lorsque l'empâtement a lieu le long de l'épine, alors si on presse avec le doigt, on entend une espèce de crépitation qui ressemble absolument à celle des emphysèmes. Ce phénomène n'a rien d'étonnant pour l'homme instruit. Mais encore une fois, il n'a pas lieu dans les premiers jours. Enfin on répète souvent le mot de tumeurs, on enseigne comment on fera sortir la matière contenue dans le foyer. Mais malheureusement il n'y a presque jamais de tumeurs dans l'Épizootie actuelle; & quand il y en a, la guérison est assurée.

Les moyens que l'on propose sont la purgation, les potions cordiales & les scarifications. Les drogues dont est composée la potion purgative ne forment pas un ensemble bien dangereux. Le mieux seroit de s'en abstenir. Il n'en est pas de même de la potion cordiale; donnée de bonne heure, elle doit nécessairement augmenter la chaleur & la fièvre. Il est inutile d'observer que le nombre de drogues accumulées sans ordre & sans connoissance, rend cette recette impratiquable. On y trouve les onguens & les baumes de toutes couleurs & de toutes vertus, confondus les uns avec les autres. On s'est efforcé de mettre toute la Pharmacie à contribution; tout

jusqu'au lavement y eſt, on ne ſauroit plus, compliqué. C'eſt ainſi que les perſonnes peu inſtruites en matière médicale, croient ajouter aux propriétés d'un remède, en alongeant la formule, & qu'elles ſont à grands frais ce que plus aiſément & en moins de temps elles auroient pu faire également avec une ſeule drogue, & quelquefois même ſans en employer aucune. Cette dernière réflexion eſt ſur-tout appliquable à la guériſon des plaies.

Les ſcarifications ſont un bon moyen. Je les ai conſeillées dans un Ouvrage imprimé à Bordeaux & dans une feuille imprimée à Condom. Mais on doit être prévenu que lorſqu'une bête à corne eſt vraiment attaquée de l'Épizootie, on a bien de la peine à obtenir une ſuppuration louable & abondante. Le ſeul beurre frais ſuffit pour le panſement. On peut ſe ſervir d'un mélange d'huile d'olive avec le vin ou avec l'eau-de-vie; on peut auſſi, ſur-tout vers la fin, employer la térébenthine de Veniſe diſſoute dans un ou pluſieurs jaunes d'œufs. Il faut avoir ſoin de recouvrir la plaie. Elle ſe deſſéche à l'air & prend un mauvais caractère. On ſe ſervira pour cela d'un emplâtre aglutinatif que l'on appliquera un peu loin des bords de la ſolution de continuité, après avoir coupé les poils.

En un mot, ſi on réfléchit ſur les circonſtances du traitement, ſur l'appétit que le prétendu malade conſerve, ſur ſa diminution que l'on dit être un ſymptôme extraordinaire, ſur la quantité d'alimens que l'on permet dans tous les temps, ſur l'abondance de la ſuppuration qui n'a preſque jamais lieu lorſque l'animal eſt vraiment attaqué de la contagion, ſur la fièvre que l'on regarde comme un ſimple accident, ſur la conſtipation que l'on dit être fréquente, ſur l'incertitude des ſignes d'après leſquels on ſe détermine, ſur les ſymptômes énoncés dont les uns ne ſe trouvent point dans le principe de la maladie, dont les autres ne ſe rencontrent que rarement, ou jamais, enfin ſur l'oubli des ſymptômes véritables & des ſignes les plus apparens; on eſt forcé de convenir qu'en

qu'en ſuivant cette recette, on traite comme malades des beſtiaux qui ſe portent bien, ou qui ſont attaqués d'une maladie différente; & que l'auteur, d'ailleurs reſpectable par ſon âge, eſtimable par ſa bonne volonté, a cru voir dans l'Épidémie actuelle les ſymptômes d'une maladie qu'il a peut-être combattue autrefois avec avantage, mais qui ne reſſemble point à celle dont il eſt aujourd'hui queſtion.

Tel eſt le tableau des méthodes les plus accréditées, & tel eſt le jugement que j'ai cru devoir en porter d'après les lumières du raiſonnement le plus ſain & de l'expérience la plus multipliée.



EXTRAIT DU JOURNAL

DE MES OBSERVATIONS ET EXPÉRIENCES.

1.° LA Maladie épizootique ne ſe communique point aux chevaux, mulets, ânes, chiens, cochons, moutons & chèvres. Trois moutons ſont cependant morts à la ſuite de l'inoculation, mais il nous a ſemblé que cet accident devoit être attribué à l'action du virus ſur la plaie, qui en moins de trente-ſix heures a gangréné une extrémité toute entière.

2.° L'expérience m'a prouvé que les foſſes ſont contagieuſes. Il faut donc redoubler de ſoin & de précautions à cet égard. Des morceaux de peau & de chair pris dans des foſſes, où depuis plus de trois mois on avoit enſéveli des animaux morts de la contagion, & introduits dans pluſieurs plaies faites à des animaux ſains, les ont infectés. Nous avons déjà perdu deux vaches après une pareille inoculation.

3.° Les forts purgatifs exercent toute leur action ſur la partie droite de la panſe, ils y excitent l'inflammation & la gangrène; la grande quantité d'alimens dont la partie gauche de la panſe eſt remplie, les empêche d'y pénétrer: donc ces purgatifs ſont dangereux.

4.° Les purgatifs minoratifs n'ont preſque aucun effet marqué; ſeulement ils échauffent quelquefois l'animal: donc ces purgatifs ſont inutiles.

5.° La mort des beſtiaux que nous n'avons point ſaignés, a été ſouvent plus prompte qu'elle n'auroit dû l'être. La diſſection a fait voir leurs entrailles extraordinairement enflammées: les ſaignées ſont donc très-utiles.

6.° Les boiſſons émollientes & nitrées, répétées de demi-heure en demi-heure, & les lavemens émolliens adminiſtrés

quatre fois par jour, ont détrempé & ramolli les alimens du feuillet dans douze bœufs : on ne fauroit donc trop infifter fur cette pratique.

7.° Les fumigations fous le nez avec un mélange de fleurs de foufre & de nitre en poudre, ont follicité l'excrétion abondante d'une humeur puriforme. On s'eft auffi très-bien trouvé des vapeurs de l'eau-de-vie ou de l'efprit de vin avec le vinaigre, que l'on a fait recevoir aux beftiaux, fous un grand drap dont ils étoient recouverts.

8.° Les fcarifications faites de bonne heure le long de l'épine & au fanon, & panfées comme il a été dit plus haut, ont quelquefois fuppuré au grand foulagement du malade.

9.° Les véficatoires, les cautères & les citres, n'ont prefque jamais produit aucun effet du côté de la peau. Les cantarides ont feulement rendu les urines très-copieufes fans aucun foulagement marqué.

10.° Les fels alkalins, les fels mercuriels & antimoniaux, les différens foies de foufre tant vantés par les auteurs, les différens fels neutres & l'eau de chaux, ont prodigieufement augmenté la chaleur, quoique donnés à une dofe très-modique. L'ouverture des cadavres nous a fait voir des entrailles abfolument gangrénées.

11.° Le mercure coulant, foit en frictions, foit intérieurement, avec la crême de tartre & le miel, n'a produit aucun effet.

12.° La thériaque dans le vin a donné beaucoup de chaleur. L'extrait de genièvre nous a paru moins échauffant. Tous ces remèdes font en général très-nuifibles. Tous les beftiaux qui en ont pris une trop grande quantité, font morts au milieu des convulfions les plus affreufes. Nous en avons vu plufieurs dans nos hôpitaux vétérinaires, rompre avec force la corde qui les tenoit attachés, & aller expirer à l'endroit oppofé de l'étable. D'autres ne pouvant fe débarraffer, fembloient faire

effort pour gravir le mur qui étoit devant eux; ils se tenoient élevés sur les extrémités postérieures; & la mort les surprenant dans cette situation, ils retomboient tout-à-coup.

13.° Les bois sudorifiques & les racines échauffantes, nous ont donné les mêmes résultats.

14.° Il en faut dire autant des résines & des esprits aromatiques.

15.° Les lavemens purgatifs ont quelquefois beaucoup fatigué les malades. Les lavemens avec l'air fixe, ont beaucoup gonflé l'abdomen sans aucun bien réel.

16.° Le vinaigre simple, le vinaigre scillitique, le vinaigre donné avec l'alkali fixe, dans le temps de l'effervescence, a paru soulager.

17.° Le vinaigre avec l'huile, donné matin & soir, a fait beaucoup de bien. Au lieu du vinaigre on peut se servir d'une eau vulnéraire quelconque.

18.° Je n'ai pas été aussi satisfait du camphre que je l'aurois imaginé. Après plusieurs essais, j'ai cru devoir m'en abstenir & employer le nitre seul.

19.° J'ai inutilement tenté de communiquer la maladie une seconde fois à des bestiaux qui, après l'avoir essuyée, avoient eu le bonheur d'en guérir. Ce fait doit rassurer le petit nombre de personnes qui ont des bestiaux guéris de l'Épizootie actuelle.

Ces différentes expériences ont été tentées à grands frais & avec une grande exactitude. On n'a rien négligé pour mettre hors de doute les vérités que je viens d'annoncer; & je prie que l'on fasse attention qu'il m'en a plus coûté de peines & de travaux pour constater l'insuffisance de ces remèdes contre la maladie régnante, qu'il ne m'en auroit coûté si j'avois été assez heureux pour en trouver un capable de la combattre avec avantage.

TRAITEMENT

QUI A EU LE PLUS DE SUCCÈS.

PARMI les différentes méthodes que nous avons tentées, il y en a deux qui ont opéré quelques guérisons. L'une est difficile, compliquée, & n'est point à la portée de tout le monde. L'autre est plus simple & d'une plus facile exécution.

1.° Les signes d'après lesquels on doit se déterminer, sont les suivans. Dans le commencement de la maladie, l'animal est triste; quoiqu'il soit abattu, les yeux sont enflammés & saillans, la région lombaire gauche est dure, les extrémités postérieures sont chancelantes & peu assurées, les oreilles & les cornes sont ou plus chaudes ou plus froides, les muscles de la tête, du cou & des épaules sont agités par de légères convulsions, la bouche est plus chaude, l'animal tousse quelquefois, le pouls est plein & accéléré, quelquefois il est fréquent & concentré, l'appétit diminue ou disparoît. On ne voit point ces animaux courir avec empressement vers le fourrage lorsqu'on les en a privés pendant quelque temps; on observe qu'ils secouent très-souvent la tête, sur-tout lorsqu'ils ont rendu leur urine ou leurs excrémens, & lorsqu'ils viennent de boire ou de faire quelque mouvement considérable. L'épine est plus sensible qu'à l'ordinaire, & lorsqu'on la pince vers le garot, l'animal fléchit brusquement les extrémités antérieures, en témoignant de la douleur & quelquefois en se plaignant; si on le pince en dessous, vers le cartilage xiphoïde, il se relève avec force. Ce dernier signe mérite la plus grande confiance. Nous en avons observé les progrès dans un grand nombre d'animaux inoculés, & qui ne se relevoient point avant cette opération; si on appuie sur les reins, on voit quelquefois les bestiaux attaqués, s'affaisser du derrière; si enfin on presse avec le bout du doigt

le long de la colonne épinière, on voit quelquefois les chairs frémir, & on les sent palpiter sous la main.

2.° Lorsque par le concours de la plus grande partie de ces signes, on s'est assuré de l'existence de la maladie, il faut sur le champ ôter tout fourrage, & ne permettre absolument aucuns alimens solides à l'animal attaqué.

3.° On lui fera boire nuit & jour de l'eau blanche nitrée, de demi-heure en demi-heure.

4.° On lui donnera chaque jour quatre lavemens émolliens; on peut y mêler une demi-livre d'huile de lin.

5.° On lui fera boire matin & soir une potion faite avec un grand verre d'huile de lin, & un tiers de bon vinaigre que l'on éteindra dans une quantité suffisante d'eau blanche.

6.° Dès l'instant de l'invasion, on fera plusieurs scarifications le long de l'épine. On les recouvrira d'un emplâtre aglutinatif, & on les pansera, comme il est dit plus haut, avec le beurre frais, &c.

7.° On exposera, au moins six fois par jour, les naseaux de l'animal à la vapeur du soufre & du nitre jetés sur les charbons.

8.° On le recouvrira d'un grand drap, sous lequel on mettra en évaporation un mélange de vinaigre & d'eau-de-vie. On répétera cette opération deux fois par jour. On le frottera ensuite en toutes sortes de sens avec des bouchons de paille trempés dans cette liqueur.

9.° Si l'on en excepte le temps pendant lequel on exécutera les préceptes donnés dans l'article précédent, l'animal sera toujours couvert avec deux grands morceaux d'étoffe de laine.

10.° Aussitôt qu'on le soupçonnera malade, on lui tirera par une saignée à la jugulaire environ six livres de sang; dix ou douze heures après, on en tirera par le moyen d'une

seconde saignée à peu-près la même quantité; douze heures après on fera une troisième saignée de quatre livres seulement. Il faut observer soigneusement que ces doses ne sont indiquées que pour un animal très-robuste & très-vigoureux. On les diminuera d'une moitié ou d'un tiers, suivant l'âge & la foiblesse du tempérament. Pour que les saignées aient quelque succès, il faut qu'elles soient pratiquées de bonne heure. On s'en abstiendra sur-tout, & on ne les réitérera point si la respiration devient très-difficile & que l'animal paroisse très-abattu.

11.° Lorsque les excrémens commenceront à devenir liquides, on interrompra les potions huileuses, pour faire usage des infusions amères aux mêmes heures.

12.° On donnera alors matin & soir un breuvage fait avec l'infusion d'absinthe, dans laquelle on délayera une demi-once de quinquina en poudre. On s'en abstiendra si l'animal paroît très-échauffé. L'eau blanche nitrée sera d'ailleurs la boisson ordinaire.

13.° Lorsque la diarrhée a lieu, on peut mêler au quinquina dans l'infusion d'absinthe, une demi-once de diascordium; on insistera principalement sur le traitement des quatre ou cinq premiers jours, si le malade a paru en être soulagé.

14.° Dans tous les temps de la maladie, s'il se forme des tumeurs, on aura soin de les ouvrir. Si la peau est sensiblement élevée dans quelque endroit de la surface du corps, on l'ouvrira de même, & on traitera ces plaies comme il est dit plus haut à l'égard des scarifications recommandées.

Tel est le traitement qui m'a le mieux réussi dans la maladie contagieuse, par laquelle la Guyenne & les provinces environnantes sont dévastées depuis plusieurs mois. On la reconnoîtra sûrement aux signes énoncés ci-dessus. Il ne faut point se dissimuler qu'elle conserve toute sa force & toute son intensité dans les individus qui en sont vraiment attaqués; à force de saignées, nous sommes quelquefois parvenus à

diſſiper preſque tout-à-fait l'inflammation. A force de boiſſons émollientes, nous avons humecté les alimens du troiſième eſtomac. Malgré ces ſuccès inattendus, démontrés par l'ouverture des cadavres, nous avons perdu une très-grande partie des beſtiaux ſoumis à ce traitement. La maladie actuelle attaque donc le principe vital, ſon ſiége eſt immédiatement dans le ſyſtème nerveux; auſſi l'ouverture des cadavres nous a preſque toujours offert le cerveau beaucoup plus mou qu'à l'ordinaire; il n'eſt donc pas étonnant que ce cruel fléau ſe ſoit le plus ſouvent montré au-deſſus des ſecours de l'Art: il eſt probable qu'il ſera tel juſqu'à ce que le temps & la Nature l'aient mis au niveau de nos connoiſſances. Une ſécurité déplacée ſeroit très-dangereuſe dans la circonſtance préſente, il eſt de la plus grande importance que l'on connoiſſe toute la ſupériorité de l'ennemi que l'on ſe propoſe de combattre.

RÉFLEXION.

La Maladie épizootique ne doit point être confondue avec les différentes eſpèces de charbon; en raclant les plaies qui en ſont le caractère, on vient ordinairement à bout de les guérir. Il ne faut pas la confondre non plus avec certaines tumeurs qui ſe manifeſtent le plus ſouvent le long de la colonne épinière, ſans faire perdre l'appétit, & ſans occaſionner de fièvre. En les ouvrant, en les faiſant ſuppurer, & en les panſant, comme il eſt dit plus haut à l'article des ſcarifications, on eſt preſque aſſuré de les guérir; mais il ne faut pas que le Public, abuſé par des cures auſſi faciles, imagine qu'elles peuvent ſuffire pour combattre avec ſuccès l'Épizootie.

Délibéré à Auch le treize janvier mil ſept cent ſoixante-quinze.

AVIS IMPORTANT.

Par M. VICQ D'AZYR, *Médecin envoyé par les ordres* DU ROI.

MRS les Maire & Consuls de Condom ont fait imprimer, à mon insçu, pendant mon séjour dans cette ville, une feuille qui a pour titre, *Traitement à faire aux Bestiaux attaqués de la maladie Épizootique*. Je crois qu'il est de mon devoir de publier mes Observations sur les différens articles de cette recette, d'autant plus qu'elle est dans les mains de tout le monde, & qu'elle contient des erreurs de la plus grande importance & préjudiciables à la province, pour le bien de laquelle je suis envoyé.

1.° Les signes sur lesquels on se fonde pour déclarer les bestiaux malades ne sont point suffisans; presque toutes les bêtes à cornes, sur-tout celles qui sont jeunes, ont l'épine très-sensible en tous sens. Il n'y a point de bœuf, quelque vigoureux qu'il puisse être, que l'on ne fasse ployer sous la main en le serrant avec un peu de force & de dextérité, le long de la colonne épinière, en différens endroits; plusieurs bêtes sont d'ailleurs naturellement inquiètes & secouent la tête sans être malades pour cela.

Aux signes énoncés, il faut ajouter une *grande* tristesse, un pouls quelquefois plein & fréquent, quelquefois misérable & accéléré, la dureté de la région lombaire gauche, la vacillation des extrémités postérieures, les convulsions des muscles du cou & des épaules, la chaleur de la bouche, l'abaissement de la tête, la saillie ou l'inflammation des yeux, un changement dans la chaleur des cornes & des oreilles, quelquefois la toux & la perte absolue ou partielle de l'appétit. Sans le concours de la plus grande partie de ces signes, il n'y a point

de Médecin inſtruit, qui oſe aſſurer qu'une bête eſt attaquée de la contagion actuellement régnante.

2.° On conſeille un mélange d'eau-de-vie, de ſang & de farine, appliqué ſur les reins & ſur le dos; on peut ſans danger ſuivre cet avis.

Il vaudroit mieux frotter l'animal avec des bouchons imbus de vapeurs aromatiques & promenés en tout ſens, faire des ſcarifications le long de l'épine, comme je l'ai indiqué dans mes Obſervations imprimées à Bordeaux, & mettre ſur le dos une ou deux couvertures de laine.

3.° En ſuivant la recette imprimée, on doit faire cinq ſaignées, la troiſième & la quatrième doivent être faites le ſecond jour, à deux heures au plus de diſtance, & entre ces deux ſaignées on doit placer un purgatif. La cinquième ſaignée doit être pratiquée ſous la queue: on oſe aſſurer que toutes les fois qu'on rapprochera ainſi les ſaignées & les purgatifs, il en réſultera beaucoup de mal pour l'individu qu'on ſoumettra à un pareil traitement, ſur-tout s'il eſt vraiment attaqué de la contagion; c'eſt ce que j'ai déjà vu aux environs de Condom, dans trois Métairies différentes. La ſaignée ſous la queue n'eſt ni utile, ni dangereuſe.

Les ſaignées ſont très-indiquées; on les a toujours conſeillées dans l'épizootie actuelle; trois ſaignées copieuſes ſuffiſent pour les animaux les plus vigoureux, on les modifiera ſuivant le beſoin: les deux premières ſeront de ſix livres, & la dernière ſera ſeulement de quatre: on en ſera deux le premier jour, l'une le matin & l'autre le ſoir, la troiſième ſera pratiquée le lendemain matin; on ne réitérera point la ſaignée, ſi l'on s'aperçoit que la reſpiration devienne difficile & que l'animal ſoit très-abattu.

4.° Les purgatifs forts & draſtiques ne conviennent point; l'ouverture des cadavres m'a démontré qu'ils exercent toute leur action ſur la partie droite de la panſe, la gauche étant

absolument remplie d'alimens. Les purgatifs minoratifs ne sont pas à beaucoup près aussi dangereux.

On purge doucement avec la décoction d'une livre ou une & demie de tamarins faite dans trois chopines d'eau, dans la colature de laquelle on dissout une demi-livre de sel d'Epsom. On fait prendre ce purgatif le second jour vers le soir, ou le troisième de grand matin, après avoir donné plusieurs lavemens & fait beaucoup boire le malade. Le plus souvent il vaudroit mieux substituer aux purgatifs une potion faite avec un grand verre d'huile de lin, à laquelle on ajouteroit un tiers de bon vinaigre; on feroit prendre cette potion matin & soir depuis le premier jusqu'au quatrième & cinquième jour, & on auroit soin d'en seconder l'effet par l'administration de quatre lavemens émolliens dans la journée. J'ai aussi observé que les bestiaux malades se trouvent très-bien des fumigations faites sous le nez avec un mélange de soufre & de nitre en poudre, jetés sur les charbons: on peut répéter cette fumigation trois ou quatre fois par jour.

Vers le cinquième jour, si les excrémens commencent à devenir liquides, on doit cesser l'administration des potions huileuses, pour faire usage, aux mêmes heures, des infusions amères, telles que celle d'absinthe en boisson & en lavemens; on peut délayer dans ces infusions demi-once de quinquina en poudre, le matin & autant le soir, on s'en abstiendra, si l'animal paroît très-échauffé. Lorsque la diarrhée a lieu, on peut mêler au quinquina, dans l'infusion d'absinthe, demi-once de diascordium; ce traitement est simple & méthodique; c'est principalement sur celui des quatre ou cinq premiers jours qu'il faut insister, si le malade a paru en être soulagé.

5.° Dans les premières recettes manuscrites, on permettoit huit livres de fourrage, dans l'imprimé on n'en permet que six, cette dose est encore trop forte pour les animaux vraiment attaqués de la contagion; alors ils ne mangent que quelques poignées de foin, encore avec beaucoup de lenteur, & lorsqu'on les a privés de fourrage pendant quelque temps,

ils ne le recherchent point avec avidité. Ce dernier signe mérite sur-tout la plus grande confiance; en un mot, il est évident, pour tous ceux qui ont observé la marche d'une fièvre quelconque, qu'un bœuf qui conserve son appétit, qui rumine & qui mange tous les jours cinq, six ou huit livres de fourrage, n'est point attaqué de la peste.

Au reste si l'animal est vraiment malade, il ne faut point absolument qu'il prenne d'alimens solides; les estomacs ne sont déjà que trop remplis, sans les surcharger encore de nouveau.

6.° La boisson faite avec le son est bonne, au lieu de soufre on y dissoudra du nitre; une once de sel suffit pour dix ou douze pintes d'eau: il faut faire boire le malade deux fois par heure; avec cette précaution nous sommes venus à bout de ramollir les alimens contenus dans le troisième estomac.

7.° Lorsque quelques tumeurs ou foyers se manifestent, la guérison est presque assurée, c'est ce que j'ai vu un grand nombre de fois; en les ouvrant on fait ce qu'il faut faire & ce que l'on a toujours fait.

8.° On lit vers la fin de la feuille imprimée, les paroles suivantes: *Le sentiment du Médecin est de tenir les bestiaux tous ensemble, qu'ils soient tous malades ou qu'ils ne le soient qu'en partie; on a remarqué qu'ils s'échauffent mutuellement; on a remarqué d'ailleurs que la séparation n'empêche pas la communication.* D'après ces préceptes dangereux j'ai vu ce matin avec la plus vive douleur, des bêtes que l'on traitoit comme malades, confondues avec les saines, dans une Métairie nombreuse.

Infortunés habitans des campagnes que dévaste un fléau terrible, jusqu'à quand l'ignorance & la crédulité se réuniront-elles pour augmenter vos malheurs! que n'ouvrez-vous les yeux! n'avez-vous pas vu cent fois une Métairie entière préservée, parce qu'on a de bonne heure éloigné la bête

malade! l'expérience ne vous a t-elle pas démontré qu'une bête infectée suffit pour communiquer la maladie à toutes les autres! sur quelle autorité se fonde-t-on pour vous tromper ainsi! ne souffrez pas que le chagrin & le désespoir vous avilissent l'ame, en la plongeant dans de pareilles erreurs; sacrifiez, si vous le jugez à propos, vos bestiaux malades, aux recettes & aux préjugés, mais au moins conservez ceux que la contagion n'a point encore infectés: n'est-il pas évident qu'en suivant ces funestes indications, vous les perdrez nécessairement tous, & que vous voyant ensuite sans ressources par votre faute; vous serez livrés à l'amertume du reproche le plus affreux! O vous tous qui avez saisi avec avidité tous les exemplaires de cette recette, & qui vous faites un devoir de l'exécuter en tout point, reconnoissez au moins le danger de ce dernier article; & si ma foible voix ne suffit pas pour vous persuader, résisterez-vous encore, lorsque je vous sommerai d'obéir au Roi chéri qui voudroit conserver vos troupeaux, & de la bonté duquel vous devez tout attendre! il vous ordonne précisément le contraire de ce que vous faites aujourd'hui *(e)*: Y a-t-il un François assez peu citoyen pour balancer entre une feuille hasardée; & un arrêt prononcé par son Maître! & comment est-il possible que l'on ait mis l'un & l'autre en opposition!

Tel est le langage que doit tenir aux habitans des campagnes un homme honnête & sensible, que le Gouvernement honore de sa confiance, & qui voit dans ces funestes abus la ruine entière d'une Province, qui avec moins de préjugés & plus de soins, conserveroit sans doute le reste de ses bestiaux.

Un pareil traitement fait encore naître les idées suivantes. Si les bestiaux qu'on lui a soumis, n'ont pas infecté les animaux sains, quoiqu'ils aient habité les uns avec les autres; les

(e) Les articles I & XI de l'arrêt du Conseil d'État du Roi, rendu le 31 janvier 1771, ordonnent expressément que l'on sépare les bêtes malades d'avec les saines; ces deux articles sont absolument contradictoires avec celui de la feuille imprimée à Condom le 30 décembre 1774.

premiers étoient sans doute, ou également sains, ou attaqués d'une maladie différente de celle qui règne aujourd'hui, puisqu'il est démontré qu'elle est contagieuse. Si on se rappelle d'ailleurs le peu de confiance qu'il faut ajouter aux seuls symptômes énoncés dans la feuille, & la quantité de fourrage que l'on permet dans tous les temps de la maladie, on ne pourra s'empêcher de convenir qu'en suivant la recette imprimée, on sera nécessairement exposé à traiter comme malades un très-grand nombre de bestiaux bien portans, ou attaqués, tout au plus, d'une légère indisposition; il ne sera pas étonnant alors que l'on ait l'air de les guérir presque tous. Ceux qui n'auront pas la force de résister aux remèdes, quoique sains, & la plus grande partie de ceux qui seront vraiment attaqués de la maladie, succomberont, il est vrai; mais ce nombre sera petit, parce que d'après l'exposé, on ne doit point entreprendre la cure, lorsque les symptômes que nous jugeons nécessaires pour constater l'existence de la maladie, se font une fois manifestés: l'on a d'ailleurs tout à craindre, puisque ce même traitement est adopté dans tous les cas, & que le danger de la contagion doit toujours subsister, tant que l'on ne séparera point les animaux sains d'avec les malades.

J'ai cru cet Avis important & nécessaire; la recette en question est une consultation médicinale que l'ignorance a défigurée, & dans laquelle il s'est glissé des erreurs très-dangereuses; en y faisant les corrections susdites, elle rentre dans la classe des connoissances reçues, elle indique ce que nous avons toujours fait, imprimé & conseillé à tout le monde, & ce que nous conseillons encore aujourd'hui.

M. Vicq d'Azyr, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Médecin ordinaire de Monseigneur le Comte d'Artois, Démonstrateur d'Anatomie & de Chirurgie, Membre de l'Académie Royale des Sciences, choisi par elle, & envoyé par le Roi dans les provinces de Guyenne, de Gascogne & de Languedoc, a l'honneur de représenter à M.rs les Maire

& Consuls de la ville de Condom: 1.° Qu'il est à propos de distribuer autant d'exemplaires du présent Avis, qu'il en a été distribué de la Feuille imprimée le 30 décembre 1774: 2.° Qu'il est de la plus grande importance de s'opposer à ce que l'on traite, sous quelque prétexte que ce puisse être, comme malades, des bestiaux dont la santé n'est sensiblement altérée dans aucune de leurs fonctions, ce que l'on n'a déjà que trop fait: 3.° Qu'il est indispensable de faire tous ses efforts pour détruire le préjugé où l'on est que la maladie actuelle ne se gagne point par communication, ce qui est démontré faux par les expériences que je viens de faire authentiquement dans cette ville: 4.° Enfin que les chiens doivent être tenus plus soigneusement renfermés qu'ils ne le sont.

Délibéré à Condom, ce 4 janvier 1775.



AVIS

AUX HABITANS DES CAMPAGNES

où règne la Contagion.

Par M. Félix VICQ D'AZYR, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, de l'Académie Royale des Sciences, choisi par elle, & envoyé par les ordres DU ROI.

C'EST le propre des Maladies contagieuſes de ſe propager par communication immédiate. La fièvre peſtilentielle qui enlève depuis long-temps les beſtiaux du Condomois, eſt, ſans contredit, une des plus funeſtes de toutes celles qui ont juſqu'ici régné ſur les bêtes à cornes ; elle eſt par conſéquent ſujette aux mêmes loix, & elle demande les mêmes ſoins. Le Citoyen malheureux qui vient d'enſévelir ſes bœufs ſous la terre qu'ils devoient labourer, n'a donc pas encore tout fait; il faut qu'il détruiſe tous les veſtiges de cette cruelle maladie ; il faut qu'il renouvelle la ſurface de tout ce qui peut y avoir quelque rapport : ſinon il la verra renaître & faire de nouveaux ravages.

Les étables où les beſtiaux infectés ont ſéjourné, demandent ſur-tout la plus ſcrupuleuſe attention. On emploiera pour les purifier, les moyens ſuivans.

1.° On enlèvera le fumier, on regrattera les murs & les pavés, on détachera les planches qui font partie des auges ou rateliers, on les tranſportera dehors, on ne laiſſera que les montans, & on fera la même choſe à l'égard des lits, s'il y en a.

2.° On enfouira le fumier à dix pieds de profondeur; s'il n'eſt pas trop humide, on pourra le brûler.

3.° On lavera les planches qui ont été tranſportées hors de

de l'étable, on les frottera avec force, on les passera plusieurs fois au-dessus de la flamme, & on les exposera à la vapeur du vinaigre.

4.° On doit se proposer ensuite de dénaturer les miasmes dont l'atmosphère & les murs sont imprégnés, & de faire circuler l'air dans les étables.

5.° Celui qui veut remplir ces indications, doit être muni d'une bouteille de vinaigre, de six ou huit onces d'acide vitriolique très-fort, de deux poignées de sel marin, de poudre à canon, de nitre en poudre, de soufre & de quelques fagots de menu bois.

6.° Il commencera par mettre des cendres ou du sable dans une terrine, au milieu de ce bain il placera un verre rempli de sel de cuisine, il fera chauffer le tout, il apportera le pot ou la terrine toute chaude dans l'étable, & il versera l'acide vitriolique peu-à-peu sur le sel; il fera la même opération aux deux extrémités de l'étable, si elle est un peu grande; les vapeurs blanches qui s'élèvent alors sont très-actives, il obtiendra le même succès en versant l'acide sur du sel que l'on aura fait chauffer sur une pelle; on doit beaucoup compter sur ce moyen.

7.° Il fera du feu en différens endroits de l'étable, sur-tout là où étoit l'animal infecté, le long des murs & dans les angles; le feu seul est un excellent moyen de désinfecter.

8.° Il promènera de la paille longue allumée, sous les auges & dans les trous des murs, s'il y en a.

9.° Pendant que les feux allumés brûleront toujours, il frottera les auges avec un balai ou avec quelques chiffons trempés dans du vinaigre d'ail; on aura auparavant ratissé ou verloppé les auges, s'il est possible.

10.° Il jettera dans les feux allumés de la poudre à canon; il aura soin de ne pas la semer çà & là, mais il en jettera

une pincée dans un eſpace peu étendu, afin qu'elle faſſe une petite exploſion.

11.° Lorſqu'il n'y aura plus de flamme, il jettera du nitre en poudre ſur les charbons, il emploiera ſur-tout avec plus d'avantage les pelotons ou maſſes de nitre un peu conſidérables; leur fuſion a un effet plus marqué.

12.° Enfin il jettera du ſoufre ſur les charbons, il ſortira de l'étable & la fermera bien exactement.

13.° Il pourra employer également les fleurs de ſoufre mêlées avec le nitre en poudre, ce mélange s'enflamme avec la plus grande facilité, & ſa vapeur ſatisfait aux mêmes indications.

14.° Il pourra ſe ſervir auſſi des réſines, feuilles, fleurs & baies aromatiques, mais en brûlant elles ne font que ſubſtituer une odeur agréable à une odeur fétide; elles trompent ſeulement l'odorat & ne dénaturent point les miaſmes putrides; les vapeurs ſalines ont ce dernier avantage, elles méritent par conſéquent la préférence.

15.° Il n'épargnera point les lits qui ſe trouvent dans les étables, d'autant mieux qu'ils appartiennent ordinairement aux Vachers. Il brûlera les paillaſſes & matelas, les draps ſeront mis à la leſſive, & le bois de lit ſera traité comme les auges & rateliers.

16.° Pendant quelques jours il allumera du feu dans l'étable, & il y brûlera du ſoufre.

17.° Il laiſſera l'étable toujours ouverte devant & après cette opération.

18.° Six ou ſept jours après, il blanchira l'étable avec de la chaux délayée dans l'eau.

19.° Si l'étable que l'on ſe propoſe de purifier eſt conſtruite de ſorte qu'il ſoit dangereux d'y allumer du feu, alors

on s'en tiendra aux autres moyens: on y brûlera ſeulement une plus grande quantité du mélange fait avec le ſoufre & le nitre.

20.° On aura ſoin d'enlever toute la paille qui peut être deſſus ou à côté de l'étable, avant d'y faire les opérations ſuſdites; le mieux ſeroit de la brûler. On ne doit, au reſte, s'en ſervir que pour les chevaux ou bêtes aſines.

21.° Si l'animal infecté logeoit dans une de ces cabanes de paille, que l'on conſtruit pour le moment du beſoin, il faudra y mettre le feu; le mieux ſera de la brûler ſur le lieu même où l'animal aura été enſéveli.

22.° On aura ſoin de faire la foſſe loin des maiſons, loin des chemins, loin des abreuvoirs & des endroits où l'on raſſemble la paille en tas.

23.° Lorſque les terres qui rempliſſent la foſſe s'affaiſſeront, on y en ſubſtituera de nouvelles & on les foulera avec force. Pour donner plus de conſiſtance aux différentes couches, il ſera bon de les humecter, en les foulant; il ſuffira pour cela, de répandre de l'eau en différens endroits: on empêchera, par ce moyen, qu'il ne ſe faſſe par la ſuite des crevaſſes qui pourroient être dangereuſes.

24.° On ne fera rentrer les beſtiaux ſains dans les étables où il y en a eu de malades, que long-temps après les avoir purifiées: il ſeroit même prudent que les Métayers d'un canton ne ſe déterminaſſent point à faire venir tous enſemble des beſtiaux dans leurs métairies, ſans avoir auparavant conſtaté, par une expérience facile, ſi en faiſant rentrer un certain nombre de bêtes à cornes dans une étable anciennement infectée & dûment purifiée, le laps de temps eſt aſſez conſidérable, & la déſinfection aſſez complette, pour qu'il n'y ait plus aucun danger à courir: chaque Communauté pourroit faire cet eſſai.

25.° Enfin dans les paroiſſes anciennement infectées, où,

par l'effet d'une heureuſe migration, les beſtiaux nouvellement transportés jouiſſent d'une bonne ſanté, il ſeroit bien à ſouhaiter qu'on n'en introduiſît plus de nouveau; on empêcheroit ainſi la renaiſſance de la contagion.

Ces différens procédés ſont fort ſimples & peuvent être mis en uſage dans toutes les métairies; nous les avons indiqués & on s'en eſt ſervi avec ſuccès aux environs de Bordeaux & de Valence; ils nous paroiſſent encore plus néceſſaires dans le Condomois, où, l'épizootie faiſant plus de progrès, les occaſions de ſa reproduction doivent être auſſi plus fréquentes & plus à craindre.

Délibéré à Condom, ce 28 Décembre 1774.



OBSERVATIONS

Sur les moyens de reconnoître d'une manière sûre & facile l'existence de l'Épizootie dans un pays quelconque.

Par M. VICQ D'AZYR.

LA Maladie épidémique qui règne depuis long-temps dans les provinces méridionales de la France, est la même que celle qui a dévasté l'Italie vers la fin du dernier siècle, & qui depuis 1711 s'est manifestée dans les royaumes circonvoisins. Les descriptions qui en ont été faites par divers Médecins, & les ouvertures des cadavres ont toujours donné les mêmes résultats. A peine a-t-on observé quelques différences relatives aux climats, aux saisons & aux tempéramens.

L'Épizootie actuellement régnante, n'a offert qu'un petit nombre de variétés. J'ai observé que dans les animaux foibles, la fièvre & l'inflammation n'ont pas à beaucoup près autant d'intensité, & que les alimens ne sont pas aussi endurcis dans leurs estomacs. Dans certains pays la crise se fait avec plus de facilité; dans le pays d'Auch, par exemple, l'on a souvent observé des tumeurs le long de l'épine: dans le Médoc, la langue s'est souvent excoriée, & il s'est formé des charbons; dans l'Agénois près de Valence, les sétons, comme préservatifs & comme curatifs, ont eu plus de succès que par-tout ailleurs; enfin, sur les confins de la Picardie, la maladie étoit beaucoup plus rebelle à Melincant qu'à Mesoncele, quoique ces villages ne soient tout au plus éloignés que d'une lieue.

Quelles que soient ces variétés, la maladie s'est presque toujours montrée au-dessus des secours de l'Art, & les remèdes les mieux administrés, n'ont opéré qu'un petit nombre de guérisons. Il paroît cependant qu'elle est moins cruelle dans les provinces septentrionales que dans celles

qui sont placées au midi de la France : Dans ces dernières, la chaleur ajoute toujours à l'intensité de l'épidémie, & quelquefois l'hiver ne lui donne aucunes entraves; c'est ce que l'on a éprouvé cette année en Guyenne & dans la Gascogne. Elle s'est même développée malgré les rigueurs de cette saison, dans un pays très-éloigné & beaucoup plus froid.

On ne sauroit douter que cette maladie ne soit contagieuse. Elle se communique accompagnée de tous ses symptômes, par le moyen de l'inoculation & par la voie de la déglutition. Il est d'ailleurs bien prouvé que depuis un siècle à peu-près, qu'elle est devenue plus commune, la Nature seule, ou aidée des secours de l'Art, n'a jamais guéri à beaucoup près la quatrième partie des bestiaux qui en ont été attaqués. Lorsque cette épidémie commence à faire ses ravages, on ne sait [illegible] quelles seront ses bornes ni quelle sera sa durée. Tout ce qu'une expérience malheureuse a appris, c'est qu'elle enlève ordinairement la plus grande partie des bestiaux qui en sont atteints : l'individu qui par un bonheur très-rare échappe à ses fureurs, n'en communique pas moins la contagion à ceux qui l'entourent; & il semble alors que la guérison même ne soit pas sans danger. Je pourrois citer un grand nombre de faits qui tous viendroient à l'appui de ce que j'avance; j'ai vu en Normandie un veau, que des soins bien administrés ont guéri de la maladie, & qui l'a communiquée à plusieurs vaches, dont la mort a suivi de près sa convalescence.

Aux dangers d'une maladie presque incurable, se joignent donc ceux d'une communication qu'il est presque impossible d'interrompre. L'ignorance & la cupidité se réunissent sans cesse pour apporter de nouveaux obstacles, & pour donner naissance à de nouveaux abus. Qui peut en parler plus savamment que moi qui en ai long-temps été témoin, & qui plus d'une fois ai fait des efforts inutiles pour les empêcher!

Dans une circonstance aussi fâcheuse, il n'y a point à balancer; on ne peut faire cesser la contagion & détruire

la maladie qu'en facrifiant tous les malades, & en purifiant les étables, fuivant la méthode que j'ai indiquée. Les heureux fuccès du maffacre général des bêtes infectées dans plufieurs cantons de l'Italie, dans les Pays-bas, en Angleterre & dernièrement en Danemarck, doivent donner les plus heureufes efpérances. Le ralentiffement très-marqué de la contagion dans le Bordelois & dans l'Agénois, depuis que j'ai fait tuer fous mes yeux la plus grande partie des beftiaux infectés, doit encore raffurer de nouveau.

Mais inutilement on feroit tuer les bêtes malades, fi on ne payoit pas une partie de leur valeur, il fe trouveroit néceffairement un Métayer intéreffé qui, féduit par la vaine efpérance de la guérifon, cacheroit la victime aux yeux de l'Adminiftrateur le plus vigilant. La fageffe du Gouvernement a pourvu à tout, & la générofité d'un Roi bienfaifant offre au propriétaire un dédommagement beaucoup au-deffus de l'efpérance que peuvent lui laiffer les reffources de la Nature.

Les bêtes à cornes ne font attaquées que d'un petit nombre de maladies, & parmi celles qui comportent quelque danger, l'épizootie actuelle eft la feule pour laquelle il convienne de prendre les difpofitions rigoureufes, prefcrites par l'arrêt du Confeil d'État du Roi, rendu le 30 janvier 1775. Ne feroit-il pas à fouhaiter que l'on eût des moyens fûrs & faciles pour la reconnoître par-tout où elle exifte! la facilité avec laquelle elle s'étend d'un pays à un autre, par le tranfport des corps infectés quelconques, fa renaiffance imprévue dans des lieux où l'on n'a pas pris toutes les précautions néceffaires pour la défInfection, & la rapidité de fes progrès dans les pays où elle a déjà jeté quelques racines, me femblent requérir l'indication & la publication la plus prompte de ces moyens.

On reconnoît en général la nature d'une maladie, par les fymptômes & par l'ouverture des cadavres: les fymptômes de l'épizootie font décrits avec beaucoup de foin dans mes Obfervations imprimées à Auch, & dans l'Inftruction pour

la désinfection d'une paroisse, imprimée & distribuée par ordre du Roi. Mais quelqu'exactes que soient ces descriptions, elles peuvent encore laisser quelques doutes aux personnes peu instruites ou peu exercées; il y en a d'ailleurs un si grand nombre qui ont intérêt à trouver la maladie là où elle n'est point, que je ne conseille pas de s'en rapporter uniquement aux symptômes, pour prononcer sur son existence.

L'ouverture des cadavres offre un moyen moins équivoque pour s'en assurer; les détails suivans suffiront pour ceux qui voudront y avoir recours.

1.° Les naseaux sont très-fétides, les sinus sont pleins d'une matière ichoreuse, & la membrane qui les tapisse est épaissie.

2.° Le cerveau est quelquefois plus mou qu'à son ordinaire; très-souvent la consistance & la couleur sont les mêmes que dans l'état naturel.

3.° Le poumon est gorgé d'air & sain d'ailleurs; je l'ai vu quelquefois noir & gangréné, mais cela est très-rare.

4.° Le cœur est dans son état naturel, il paroît seulement un peu plus flasque qu'à l'ordinaire; on a trouvé une fois le péricarde gonflé d'air.

5.° Le premier & le second estomac sont remplis d'une très-grande quantité de fourrage grossièrement haché, quelquefois la membrane interne est très-noire & gangrénée; c'est ce que j'ai observé, sur-tout en Normandie, dans des bestiaux auxquels un maréchal avoit fait avaler de la racine d'ellébore concassée dans du cidre.

6.° Le troisième estomac ressemble à une grosse boule, il est pour l'ordinaire très-dur & il contient des alimens desséchés & disposés comme autant de plaques entre les feuillets qui le composent: la membrane interne reste souvent adhérente aux alimens, lorsque l'on en fait la dissection; elle est alors

alors d'un noir brillant & comme bronzée: au reste la dureté très-grande du troisième estomac, & le détachement de la membrane interne ne sont pas essentiels à cette maladie; mais dans tous les sujets qui en sont attaqués, les feuillets de ce viscère sont beaucoup plus mous qu'à l'ordinaire & très-faciles à déchirer; les alimens sont aussi plus secs, & sur-tout plus chauds que dans l'état naturel.

7.° Le quatrième estomac contient une liqueur verdâtre, qui y passe par expression, la membrane interne est enflammée & teinte d'une couleur de rose assez claire; quand la maladie est très-avancée, elle se détache pour l'ordinaire très-aisément: l'odeur qu'exhale le quatrième estomac est très-fétide, ce que l'on n'éprouve point à l'ouverture des trois premiers.

8.° Entre les différens estomacs & les circonvolutions des intestins, on trouve très-souvent des concrétions muqueuses & rougeâtres qui contiennent une eau sanguinolente.

9.° Il n'est pas rare de trouver les boyaux dans leur état naturel, quelquefois aussi ils sont enflammés intérieurement & sphacelés; souvent on trouve dans les gros intestins les débris d'une espèce de membrane muqueuse, qui, dans les premiers temps de la maladie, enveloppe les excrémens, & que l'animal rend seule lorsque la dyssenterie est déclarée.

10.° La vésicule du fiel est pour l'ordinaire plus volumineuse que dans l'état naturel, la bile n'a point de consistance, elle est très-fluide & sa couleur varie dans presque tous les sujets: quelquefois un coagulum noirâtre nage dans le fluide que renferme la vésicule.

11.° Le foie est le plus souvent dans son état naturel; quelquefois cependant il est plus volumineux & plus mou.

12.° La rate n'est jamais malade, non plus que les reins.

13.° Le fœtus est presque toujours mort dans les vaches pleines; je ne l'ai trouvé que deux fois vivant, la chaleur de ses entrailles est très-grande.

14.° Le ſang eſt quelquefois ſi diſſout que l'on ne trouve aucun caillot dans le ſyſtème vaſculaire. J'ai vu dernièrement en Normandie, le ſang qui ſortoit des artères carotides d'une vache que je faiſois tuer, n'avoir pas plus de conſiſtance que de l'eau teinte; il arrive auſſi très-ſouvent que ce fluide conſerve la même proportion dans ſes principes.

15.° Enfin, nous avons quelquefois trouvé des vers dans les yeux & dans les ſinus pituitaires.

On doit être prévenu que ces dérangemens ſont beaucoup plus marqués dans les beſtiaux qui meurent naturellement de la maladie, que dans ceux que l'on fait tuer dans le premier ou dans le ſecond de ſes périodes. L'inſpection du bas-ventre ſuffit ſeule pour donner les connoiſſances néceſſaires. L'engoument des deux premiers eſtomacs, la dureté des alimens, & le peu de conſiſtance des feuillets du troiſième, l'inflammation & la couleur de la membrane interne du quatrième, le gonflement de la véſicule du fiel, & le changement de la bile, fourniſſent des caractères ſuffiſans pour conſtater l'exiſtence de l'Épizootie.

Lors donc que l'on voudra s'aſſurer ſi la maladie qui, dans un village quelconque, a déjà enlevé quelques beſtiaux, a quelques rapports avec celle qui s'eſt manifeſtée dans les provinces méridionales, il ſuffira d'appeler un Chirurgien ou un Élève de l'École vétérinaire, qui, d'après la lecture de ces Obſervations, prononcera d'une manière ſûre & facile ſur ſa nature.

A ces moyens on peut ajouter le ſuivant, dont il eſt bon que l'on connoiſſe l'utilité; dans tous les cas où l'on ſe propoſe de conſtater l'exiſtence de la contagion, on fera avec de la filaſſe deux tampons que l'on trempera dans la bile, dans la morve ou dans la chaſſie d'un animal malade; on introduira ces tampons dans deux plaies faites à la peau d'un animal ſain, dans n'importe quelle partie du corps; ſi la maladie ſe déclare en ſix ou huit jours accompagnée des

mêmes ſymptômes, on peut conclure avec certitude qu'elle eſt contagieuſe, & qu'elle comporte par cela même un grand danger. On n'a point encore ſongé à tirer ce parti de l'inoculation.

L'exiſtence & la nature de la maladie une fois conſtatées, on procédera à l'exécution de l'arrêt du Conſeil d'État, qui ordonne de tuer toutes les bêtes infectées; & cette exécution ſe fera encore avec plus de ſuccès, ſi M.rs les Subdélégués, dès qu'ils auront les plus légers ſoupçons d'épidémie, font faire par leurs Syndics un dénombrement exact des beſtiaux de chaque canton. C'eſt ce que j'ai vu faire dans le Bordelois, dans la ſubdélégation de Condom, & dernièrement en Normandie.

Après avoir donné les ordres les plus ſages & les inſtructions les mieux circonſtanciées, après avoir indiqué des moyens ſûrs & faciles pour reconnoître l'Épizootie par-tout où elle ſe manifeſtera, le Gouvernement n'a-t-il pas lieu d'attendre la ceſſation entière de ce fléau; & ſi par un accord heureux & unanime, les Puiſſances étrangères prenoient le même parti, ne pourroit-on pas raiſonnablement eſpérer de voir enfin tout-à fait diſparoître cette terrible maladie, qui, en déſolant les campagnes, détruit les véritables richeſſes d'un État!

A Paris, ce dix-huit Février mil ſept cent ſoixante-quinze.

Nota. Ces différentes Obſervations ont été imprimées & diſtribuées en pluſieurs endroits. J'ai publié de plus à Bordeaux un petit Ouvrage ſur les moyens préſervatifs, & une feuille concernant les étables; à Paris une Inſtruction ſur la manière de déſinfecter une paroiſſe; & à Rouen deux Inſtructions, l'une pour les Syndics & l'autre pour les Soldats. Je me propoſe de faire paroître inceſſamment tous ces Avis & de les raſſembler dans un volume.